

Le choc qu'on n'a pas vu venir

Bonjour, je m'appelle Sacha, j'ai treize ans et je vis à Moscou. Mais je suis partie en vacances d'été à Saint-Pétersbourg.

On est allés en famille voir la Néva. On devait aller se baigner et, sur le chemin, j'avais très soif. J'ai dit à ma babouchka :

— J'ai soif !

— Pas maintenant, m'a-t-elle dit.

Là, les mains en visière pour protéger ses yeux de l'éclat du soleil, elle contemplait le fleuve majestueux.

— Pas maintenant ? Mais c'est maintenant que j'ai soif !

Je n'avais pas imaginé que je verrais un aussi beau fleuve et qu'il y aurait autant de touristes. Il y avait même la statue de Pierre le Grand à cheval !

— Ma parole, la moitié de la population mondiale a décidé de passer les vacances à se promener ici !

Je ne voulais pas avoir l'air de geindre, mais ma gorge devenait de plus en plus sèche, j'insistais :

— Babouchka, je t'assure que je meurs de soif !

En plus, elle portait une chapka. Qui voudrait porter une chapka par ce temps-là ?

— Il n'y a rien à boire ici, a-t-elle dit, sans quitter le fleuve des yeux.

Je me disais que convaincre Babouchka, c'était fichu, donc je me suis tournée en me disant que papa serait peut-être d'accord pour me donner une boisson...

— Papa, j'ai très soif ! ai-je dit, espérant avoir une réponse.

— Tu sais que si on met toute l'eau du fleuve dans un énorme bol, ça peut faire exactement le même poids que plusieurs milliers d'Ermitages ?

— Ouais... C'est presque aussi lourd que toi ! ai-je dit en riant.

Papa m'a regardée en fronçant les sourcils.

— Papa, je veux juste une boisson fraîche...

Et quand je me suis retournée, devant moi, j'ai vu... Enfin, on a tous vu une personne écrasée par un bloc de béton : la personne semblait morte. Par terre, à côté d'elle, il y avait une assiette brisée dans laquelle il y avait des bliny. Quand je me suis retournée, il n'y avait plus personne à part moi !

Je me suis empressée d'appeler la police. Ils sont arrivés peu de temps après. Ils ont embarqué la victime mais n'ont pas eu le temps d'enquêter. Je me suis dit que j'allais le faire à leur place. Mais je ne voulais pas enquêter seule, j'ai donc appelé ma cousine Dina. Dina a le même âge que moi, elle est brune aux yeux marron, tout le contraire de moi !

Peu de temps après, elle est arrivée.

— Regarde, ai-je dit, toujours aussi effrayée. (Il y avait toujours la grosse pierre et du sang).

— C'est monstrueux ! mais je meurs de faim, j'ai envie de manger des bliny et en plus, ça sent le bœuf Stroganov chez le boucher...

— Allons plutôt chercher du talc, ça ne coûte que trente kopecks ! comme ça, on pourra repérer s'il y a des empreintes digitales !!!

Alors que nous étions en train de regarder les articles, le vendeur nous semblait nerveux. Mais bon, nous avons quand même pris le talc.

Puis nous avons saupoudré le bloc de béton de talc. Cela m'a impressionnée : il n'y avait aucune empreinte digitale !

— Il a dû mettre des gants, a dit Dina, pas très sûre d'elle.

Je ne savais pas si Dina avait raison.

— Ne baissons pas les bras ! ai-je dit. Regarde, il y a un cheveu sur le bloc de béton. Je vais demander à Anton s'il peut nous l'analyser.

— Très bonne idée ! a dit Dina.

Une fois arrivées chez Anton, nous lui avons donné le cheveu. Il a dit qu'il appartenait à la vendeuse de chaussures du coin de la rue. Nous l'avons remercié et nous nous sommes rendues au coin de la rue.

— Bonjour ! nous a dit la vendeuse. Vous voulez quel modèle de chaussures ?

— Nous ne sommes pas venues pour des chaussures, a dit Dina.

— Nous sommes ici pour vous demander où vous étiez à deux heures cet après-midi, ai-je ajouté.

— J'étais sur les bords de la Néva, je mangeais des bliny. Quand j'ai vu qu'une pierre allait me tomber dessus, j'ai couru et j'ai laissé mon assiette de bliny tomber par terre !!! a dit la vendeuse, essoufflée.

— Bon, d'accord, merci quand même !

Nous sommes retournées sur la scène du crime.

— Regarde ! il y a une chaussure ! ai-je dit.

Il y avait bien une chaussure. De grande taille, noire et blanche.

— Cette chaussure, je la reconnais : c'est celle du boulanger !

Nous nous sommes rendues chez le boulanger.

— Bonjour, a dit le boulanger.

— Pouvons-nous vous poser quelques questions ? Ai-je demandé.

— Oui, je vous écoute ! a-t-il répondu avec enthousiasme.

— Où étiez-vous à deux heures, cet après-midi ?

— J'ai fait mon jogging sur les bords de la Néva. D'ailleurs, j'ai couru tellement vite que j'ai perdu une de mes chaussures. Vous ne l'auriez pas vue, par hasard ? A demandé le boulanger.

— Si, nous avons trouvé une chaussure et je pense qu'elle est à vous, dis-je, contente de la lui rendre, mais ennuyée de n'avoir toujours pas trouvé le ou les coupables.

— Au revoir, a dit Dina.

— Si ce n'est pas lui, qui est-ce ? A demandé Dina, l'air énervé.

Soudain, je me suis souvenue de l'homme qui nous avait vendu le talc : il avait l'air inquiet.

— Viens, ai-je dit à Dina.

— Où tu m'emmènes ? A-t-elle demandé.

— Tu te souviens du vendeur nerveux ? C'est peut-être lui le coupable, il a dû trafiquer le talc.

— Tu as raison ! m'a dit Dina.

Alors que nous étions devant la boutique :

— Oh non ! elle est fermée, ai-je dit, désespérée.

— Ne t'inquiète pas, je sais où il habite !

Il habitait dans une isba devant laquelle était garée une Jigouli rouge. Nous avons frappé à la porte et le fameux vendeur nous a ouvert.

— Bonjour, je peux vous aider ?

— Oh oui ! ai-je dit.

— Que faisiez-vous à deux heures, cet après-midi ? A demandé Dina.

— Euh... Euh... Et pourquoi vous le dirais-je ?

— Je parie que vous avez trafiqué le talc que nous avons acheté car vous saviez que nous allions enquêter, ai-je dit, impatiente d'avoir une réponse.

— J'aurais réussi mon coup, je suppose, si toi et ta cousine vous n'aviez pas mis votre nez dans tout ça !

— Pourquoi avez-vous fait ça ? a demandé Dina, contente de pouvoir passer à autre chose.

— Ce garçon m'insultait. La dernière fois, il a dévalisé ma boutique !!!

— D'accord... Ou plutôt au revoir, ai-je dit.

— La police est là, a dit Dina.